

Guillevic. *Du domaine/ Del reino.* Edition bilingue français-espagnol; traduction et présentation Ana Maria Del Re. Caracas (Venezuela): Monte Avila Editores Latinoamerica, 1995; Equinoccio Ediciones de la Universidad Simon Bolivar, 1995.

Il faut saluer cette belle édition — vingt ans après (Gallimard, 1977)— de l'un des plus importants recueils de Guillevic, l'auteur de *Terraqué*, 1942 et de *Carnac*, en 1963: recueil ? son premier grand poème, un de ceux dont il avait toujours rêvé. Ce poète français reconnu pour sa brièveté avait la nostalgie des longues épopées. Lui, le poète des choses, "de l'épaisseur des choses," tente la formule d'"épopée du réel." Il parvient ainsi à réunir la fugacité et le permanent dans une écriture "mesurée et intense." Ces quelques mots tirés de l'introduction d'Ana Maria Del Re, définissent avec justesse l'originalité de Guillevic.

Outre cette riche Introduction, la traductrice nous offre le bonheur d'un entretien avec le poète. C'est toujours un plaisir d'entendre Guillevic, à travers cette formule, inaugurée avec *Vivre en Poésie* (Paris: Stock, 1980) et que Raymond Jean, dans une autre série joliment intitulée *Choses Parlées* (Paris: Champ Vallon, 1982) hausse au niveau d'un "genre littéraire." Ce livre nous rappelle la spontanéité de la voix, la chaleur et la profonde humanité du poète mort depuis maintenant presque deux ans.

L'entretien roule sur tous les sujets, comme au gré de la conversation, et se fait léger, sans éluder les questions profondes. Ana Maria Del Re sait poser les questions parfois précises, parfois très larges, sait attendre une réponse ou au contraire allonger la question. On y parle du sacré et de La Fontaine, d'Octavio Paz et de la Bretagne, de la politique et des traductions, de l'écriture. Le poète aime à souligner les contraires, mais c'est le siècle qui le lui impose: "vivre chaque événement quotidiennement à l'intérieur de l'éternité" pour redonner à vivre le sacré en dehors de la religion dans un "matérialisme mystique." "Je vis pleinement seulement quand j'écris" et l'écriture demande "recueillement et rigueur." Il faut citer ce mot qui vaut pour une vie: "Je ne me sens pas indigne de l'enfant que je fus." Il apprécie cette traduction et notamment son titre espagnol qui correspond bien à ce mélange de sacré et de matérialisme; lui-même a beaucoup traduit à partir de l'allemand.

C'est à partir de *Du domaine* que Guillevic a pour la première fois utilisé le mot "quantum" pour définir ces 411 petits poèmes qui n'en forment qu'un seul. Il s'agit d'une forme d'énergie qui arrive par paquets, comme ces poèmes qui traitent un sujet, puis passent à un autre. S'agit-il de "régir le domaine ?" "A qui ce domaine/ Qui m'est imposé ?" Le poème fourmille de minuscules questions et d'autant de réponses sans cesse reprises: "Aller/ Jusqu'à l'étang./ Essayer, cette fois/ De ne pas/L'interroger." C'est d'une poésie franche et nette dont il est question, sans fioriture: elle a parfois des couleurs plus chatoyantes pour aller à l'essentiel: "Prends cette rosée/ Pour ta durée;" "Toutes les feuilles/ Voudront être vos oriflammes;" "Méfiez-vous./ Les apparences/ Peuvent être vraies."

Le domaine de Guillevic est une des oeuvres de Guillevic qui a suscité le plus de commentaire au moment de sa parution. Il est temps de les confronter avec la pérennité de cette poésie retenue, « rustique » et résistante. Pour Guillevic, la poésie est "une expérience existentielle intense." Son domaine est aussi le nôtre: comme toute grande oeuvre, c'est

en puisant profondément à l'intérieur de l'être, qu'elle acquiert une valeur universelle. Remercions donc Ana Maria Del Re et son éditeur de faire connaître aux publics américains cette oeuvre majeure d'un des plus importants poètes de ce siècle.

Bernard Fournier
Paris (France)

Richard Rognet. *L'Oeuvreuse du Parnasse.* Paris: le cherche midi éditeur. 1998. 106 pages. 88FF.

Après de remarquables recueils tels *Les Ombres du doute*, *Je suis cet homme*, *Recours à l'abandon*, dans cette douzième livraison de poèmes, *L'Oeuvreuse du Parnasse*, Richard Rognet dévoile une *conscience consciente*, celle du poète face à l'acte créateur, qui instaure un discours polyphonique avec soi, avec Dieu, avec les grands représentants de la poésie et ses voix, de la Laure de Pétrarque:

la maîtresse des vers
qui célèbrèrent ses fossettes,
ses fesses majuscules, ses fous rires;

à la Jeune Parque de Valéry,

Qui bavarde avec moi?
qui s'ébroue? qui m'emporte?
J'étrangle le soleil, je détruis
les dernières phrases
où je me suis réfugié,
sans savoir que ma vie
s'était retrouvée en elles.
La porte, quelle porte?

...avec le lecteur et, inlassablement, avec son poème. Cette voix, bourreau et victime, qui accuse, méprise, dénigre, admire, anathématise, désespère dans l'espoir même, met en scène un drame de la création. Il s'agit d'un duel amoureux et haineux avec les stigmates de la tradition poétique, avec ses pratiquants, ses motifs, ses formes, ses images, ses obsessions, afin de mettre fin à son angoisse devant la page blanche, à la tourmente de l'idéal, à la chute dans l'aridité du "désert," dans la stérilité froide des "neiges," dans l'abolition totale, la "désolation" de la non-existence.

Les échos et les formes de poèmes anciens l'obsèdent; et sa parole résiste en vain à l'intrusion de certains motifs, de la rime, de l'alexandrin, du quatrain. La création devient une lutte d'usure contre une tradition impérieuse qui ne cesse de s'affirmer à travers sa